

Quel endroit plus improbable qu'un Salon de la Revue pour faire son cirque ? Les exposants sont là, attablés, alignés, soucieux de faire connaître et de diffuser leur progéniture. C'est chose difficile, la mortalité infantile sévit encore, c'est certain, dans ce milieu. Les lecteurs, eux, s'affairent à ne pas manquer les premiers pas des actuelles *Revue des deux Mondes*, *Temps modernes*, *Esprit*, à faire connaître leur avis sur le dernier numéro, ou à placer un texte pour la prochaine livraison. Tant d'enjeux minuscules et majeurs.

Pourtant, à 19 heures, ce samedi 12 octobre 2013, se trame une étrange chose dans le seul espace un peu vide, ce petit hall-entonnaior de la Halle des Blancs-Manteaux : Tristan Felix construit son barnum imaginaire. Un bout de corde enroulée suggère la piste, quelques sièges posés à l'envers font le muret, un fil à linge - sur lequel sèchent des versets sur quelques pages A4 tenues aux pinces à linge - suggère le rideau de scène. Poésie, cirque, théâtre, performance, installation, rituel, cérémonie et communion. Spectacle total - non : acte total.

Place d'abord au bric-à-brac du Petit théâtre des Pendus, marionnettes, certes, mais surtout cabinet de curiosités animé et macabre, où se succèdent sur fond de musique tzigane le furet-primate acrobate et le "funambulle", la dresseuse de serpents et le mariage pour tous d'un Chaplin aux faux-cils et d'un crâne dinosaurien en frac et robe de tulle. Parfois, le furet est rétif ou une main se décroche, mais c'est tant mieux, puisque "errare technologicum est", et que l'archaïsme de cette technique exclut que ses bugs prenne des allures tragiques. La canne de Chaplin sait aussi se faire violon, les masques se jouent de l'endroit et de l'envers, et le public, convié à entrer dans la danse, est pris dans le tourbillon des identités et des fantasmagories, comme quand la taquine antilope aux yeux de strass s'amuse à décoiffer sa partenaire à la chevelure de flammèches. Hors du cercle, des spectateurs fascinés et quelques acheteurs captifs qui tentent de se frayer un chemin vers la sortie et leur solitaire lecture à coups de "pardon, pardon" discrets et gênés. Certains renoncent et s'arrêtent au bord du cercle, surpris puis captivés.

Alors le Monsieur Loyal-Chaplin-Folle de Chaillot se transforme sous nos yeux en Gove de Crustace, anarclown trash à nez rouge, cendrillon souillon, chamane qui couvre ses lèvres de rouge à en bouffer, hydrate sa peau d'argile verte à en craqueler, s'habille littéralement d'un sac à patates, et se chausse de mappa comme elle se gante. Elle s'enchaîne, porte sa croix, est l'esclave, est l'Afrique. Elle est la femme enchaînée à piler le mil, à laver par terre, la femme battue, celle qui se console dans l'adoration d'un Dieu-Soleil et se blottit dans ses draps comme on se réchauffe dans son linceul. Un seul bâton fait le pilon, la serpillière, le tapis de prières, le lange-linceul. Mais le même bâton, l'outil d'humiliation, peut devenir drapeau d'espoir. L'esclave se fait maoïste du soleil levant. Elle se déchaîne et offre sa chaîne aux passants pour qu'ils forment une ronde - file d'esclaves ou cercle des solidarités ? L'Internationale devient comptine, les nouveaux esclaves choristes, et "Une souris verte"

leur nouvel hymne. Chacun est à soi-même son propre pupitre, et l'individu qui doit seul tenir sa partition est renvoyé à sa difficile solitude; le collectif tourne au chaos. Un bouc-émissaire est élu, culpabilisé, et puni. Son exclusion signe le fonctionnement de cette société qui ne sait plus faire tenir les individus ensemble.

Si la communion n'est politiquement plus possible, reste celle, humaine, du public, un moment complice et vivant par les vertus du cercle et de l'intelligence de la régression ; restent les mots au bout de leurs pinces à linge, poème décomposé, versets qui rayonnent d'une lumière de voie lactée à l'envers, en taches noires sur fond blanc ; et reste le rêve éveillé qui nous fait nous frotter les yeux en partant.

Serge Mainguy